

Les jours où elle s'imagine ne devoir jamais guérir, elle ne sait pas pourquoi je ne garderais pas tous ses effets, pour en finir ; et lorsqu'elle se croit déjà rétablie, elle me dit qu'à son retour elle m'achètera une toilette en tout semblable à celle que j'ai sur moi dans le moment. Alors elle recommence à sautiller pour avoir ma mesure exacte, me fait l'histoire de chaque point de couture, me signale les légères modifications qu'elle se propose de faire, et les changements de garniture qui conviendront le mieux à mon teint. En définitive elle finit par me promettre quelque chose de tout différent. Vous connaissez déjà Fanny ; vous n'avez qu'à multiplier le tout par à peu près cinquante mille. Son entorse n'a fait que développer les points saillants de son caractère.

Outre qu'il fait partie du corps expéditionnaire de Fanny avec un dévouement réel à ce qu'il appelle la cause de l'oncle Jack, Dick se comporte admirablement. Tous les matins, après déjeuner, il se rend à l'hôtel, constate le nombre des nouveaux arrivés, lit les journaux, et, bien que nous ne puissions après cela rien tirer de lui, nous nous imaginons tant bien que mal connaître toutes les nouvelles. Il s'est mis à fumer dans une pipe de terre cuite pour se conformer à la mode canadienne, et porte une espèce de turban en mousseline des Indes coquettement enroulé autour de son chapeau, et dont les extrémités voltigent en arrière, — pour imiter les Québécois, qui se protègent ainsi contre l'insolation, lorsque le thermomètre varie dans les soixante degrés. Il a aussi acheté une paire de raquettes pour se préparer à l'extrême température contraire, en prévision du cas où quelque autre accident arrivé à Fanny nous forcerait de passer l'hiver ici.

Quand il s'est reposé de sa course à l'hôtel, nous sortons généralement ensemble pour explorer ; et nous en faisons autant dans l'après-midi. Le soir, nous nous promenons sur la terrasse Durham, vaste esplanade qui domine le fleuve et où toute la ville, fatiguée de ses rues tortueuses, se donne rendez-vous pour prendre le frais. C'est l'endroit fashionable pour passer la soirée. Mais un matin que j'y suis allée avant déjeuner, pour faire diversion, je me suis aperçue que c'était aussi le refuge du sans-gêne. Deux ou trois petits flâneurs se chauffaient au soleil sur l'affût des gros canons de la terrasse ; un petit chien aboyait aux cheminées de la basse-ville ; un vieux monsieur se promenait de long en large en robe de chambre et en pantoufles, tout comme s'il eût été sur son propre perron. Il ressemblait un peu à l'oncle Jack, et j'aurais voulu que ce fût lui — pour lui faire admirer les légères spirales de fumée montant de la basse-ville, le brouhaha sur la place du marché, les navires sur le fleuve, le brouillard au loin suspendu sur l'eau, et les montagnes argentées ici, bleues dans le lointain.

Mais — quant à parler de ce qui est grand et beau — on ne peut point regarder autour de soi, à Québec, sans en avoir l'aspect dans toutes les directions. Ajoutez qu'il s'y mêle toujours quelque chose de si familier et de si intime, que cela nous réchauffe le cœur.

La caserne des Jésuites se trouve justement en face de nous, de l'autre côté de la rue, sur le premier plan d'un paysage splendide. Cette construction — songez-y, vous autres éphémères habitants d'Eriécreek ! — a deux cents ans d'existence, et paraît en avoir cinq cents. Les Anglais l'enlevèrent aux jésuites en 1760, et s'en sont servis depuis pour loger leurs